Document generated on 06/06/2025 4:56 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Yeux fertiles

Number 47, Winter 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14976ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1991). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (47), 129–147.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JACQUES GODBOUT

L'écran du bonheur

Coll. Papiers collés, Boréal, 1990, 208 p.

L'écran du bonheur, constitué de textes rédigés entre 1985 et 1990, fait suite au *Murmure marchand* qui couvrait les années 1976 à 1984. Il est divisé en deux parties : «Courts métrages», qui regroupe quatre textes de communications données à l'occasion de différentes conférences internationales, et «Clips», qui comprend les essais parus d'abord dans *L'actualité*.

Le chroniqueur qui rassemble dans un ouvrage les articles écrits pour un périodique court toujours un certain risque dans la mesure où, à l'origine, le rôle de ces articles est de commenter des faits d'actualité dont plusieurs sont voués à une mort rapide dans la mémoire collective afin de faire place à de nouveaux sujets de préoccupation. Le caractère éphémère de ces sujets — de plus en plus accentué à notre époque — peut faire en sorte qu'un tel ouvrage vieillisse très vite et n'intéresse plus, à la longue, qu'un public de spécialistes et d'historiens.

Il ne semble pas que ce soit le sort qui guette *L'écran du bonheur*. D'abord parce que son auteur est conscient du phénomène d'accélération des modes, puisqu'il en fait le sujet de quelques-uns de ses textes («Les petites peurs de

l'an 2000», «Gourous : après les pdg, les scientifiques»...); ensuite parce qu'il est clair que Godbout, ayant bien assimilé ce qui caractérise la culture québécoise, peut la transcender et la comparer aux cultures américaine et française, principaux points de référence de la culture québécoise. Cette dimension culturelle jumelée à une perspective historique lui permet de prendre du recul par rapport à l'actualité et donne à ses textes une profondeur que n'a pas l'éditorial qu'on peut lire dans un quotidien.

Si ce point de vue culturel donne aux essais de Godbout une «espérance de vie» supérieure à celle des articles d'opinions qui paraissent dans les journaux, il n'est pas suffisant à lui seul pour attirer et garder l'attention d'un vaste public. Cette attention, l'auteur la capte avec des sujets divers, touchant à notre quotidien, médiat ou immédiat : certains font sourire (les effets de l'antitabagisme sur le jeu cinématographique, dans «La cigarette du condamné»), d'autres font frémir (l'effritement polymorphe de la morale dans les sociétés occidentales, dans «La défaite de la morale»), mais tous sont l'objet d'une critique lucide, résolument humaniste et profondément originale.

Une autre cause de l'intérêt que suscite *L'écran du bonheur* est la maîtrise des stratégies discursives dont fait preuve son auteur : écrits dans un style simple et direct, les textes de la section «Clips», par exemple, — qui ne font pas plus de quatre pages chacun — accrochent dès le départ par une phrase-choc («La revanche des berceaux n'a jamais existé» dans «La revanche des condoms») ou une affirmation insolite («L'influence des vidéoclips sur la démocratie a peut-être à ce jour dépassé l'effet d'entraînement visé par l'industrie du disque» dans «La vie en vidéoclips») et des touches d'humour ravivent constamment l'attention en plus de témoigner de la justesse du regard de Godbout — dénonçant «l'idéologie de l'ignorance» qui prévaudrait au Québec, celui-ci écrit : «Au Japon, un enfant qui ne réussit pas à passer les examens d'entrée à l'université songe au suicide. Ici, il pense à s'acheter une caisse de vingt-quatre.»

Le fait de regrouper des textes écrits d'abord pour un périodique n'a qu'un inconvénient : comme nos attentes face à un livre sont plus grandes que face à un périodique,

les «Clips» de Godbout peuvent parfois laisser le lecteur sur son appétit (heureusement que, pour les «boulimiques», il y a la section «Courts métrages!»).

Mais il était nécessaire de rendre ces essais disponibles dans un support matériel plus durable que le périodique (et aussi plus accessible, à long terme), ne serait-ce que parce que la lecture concentrée de ces textes en révèle le fil conducteur implicite : un appel à la vigilance face aux illusions de la «société du spectacle» et au «murmure marchand» dont elle se fait de plus en plus le véhicule. Or, des illusions, l'auteur ne s'en fait pas, comme en témoigne la fin de son épilogue : «Nous savons que nous sommes du côté de la vie, des désirs, de la liberté. Nous savons aussi qu'il faudrait, pour entreprendre une profonde Révolution culturelle, éteindre la télévision et réclamer le *silence*. Mais nous ne le ferons pas [...]» Pessimisme, réalisme ou... défi lancé au lecteur? C'est l'avenir qui répondra à cette question.

Roch LaPalme

GHILA BENESTY-SROKA

Identités nationales, interviews
La Pleine lune, 1990, 309 p.

L'épopée de la désillusion finira-t-elle au Proche-Orient? Il y a ces temps-ci un grand besoin de comprendre la crise et ses composantes multiples. Juifs et Palestiniens sont dressés les uns contre les autres. Dans le Golfe, Saddam Hussein appelle à la guerre sainte contre une autre nation arabe, l'Arabie saoudite... Après son forfait meurtrier contre l'Iran islamique, et ensuite le Koweit, le dictateur «laïc» s'est engagé dans une surenchère absurde avec les États-Unis sur le terrain de la guerre. Tout se joue au niveau des intérêts stratégiques, certes, mais dans le désastre actuel l'orgueil tient aussi sa place et conduit aux mêmes sortes d'aberrations. C'est l'impasse en dépit des volontés d'arbitrage du Conseil de sécurité de l'ONU.

Journaliste, Ghila Benesty-Sroka a eu l'excellente idée de consacrer une partie importante de son livre, *Identités nationales*, à la crise du Proche-Orient avec une série d'in-

terviews portant sur l'actualité à chaud. Le choix du titre résume assez bien d'autre part sa vision des nationalismes déstabilisateurs, si l'on veut bien admettre que ceux-ci marquent avec la fin des régimes totalitaires un morcellement des États. L'effondrement de l'empire soviétique fait ressurgir au premier plan les questions nationales trop longtemps étouffées, et révèle au grand jour les conflits ethniques et leurs présupposés idéologiques. En Pologne par exemple, la restauration des valeurs traditionnelles entraîne une montée de l'antisémitisme.

Née en Israël, élevée dans un kibboutz, établie à Montréal depuis une dizaine d'années, cette féministe militante se dit révoltée par l'intolérance (explique-t-elle dans l'avant-propos du livre) et dirige trois magazines francophones ouverts aux débats : *Tribune juive*, la *Parole métèque* et l'*Incontournable*, qu'elle a fondés à Montréal. Ayant gardé de son passé le goût des expériences socialistes, elle adopte face à Israël une position qu'on peut à la rigueur étiqueter comme partisane. Il en résulte une vue d'ensemble pas toujours convergente entre la journaliste et ses interlocuteurs, mais on se gardera ici de voir une contradiction majeure : Israël est le seul État démocratique de la région, personne ne contredira cette évidence.

À cause de cela peut-être, les journalistes et les écrivains interviewés dans le livre trouvent plutôt déconcertante l'absence de concessions du gouvernement Chamir face au problème palestinien, politique vivement controversée à l'Ouest et dont les effets semblent sécréter de plus en plus de mécontentement au sein de l'opinion en Israël. L'écart qui sépare le pays aujourd'hui des socialistes fondateurs des kibboutz, celui qui avait marqué le mouvement de gauche depuis 1948, a été récupéré par la droite. Et cette droite pèse d'un poids évident, ce qui, conséquemment, interdit le dialogue avec les Palestiniens et ajoute au potentiel explosif. De fait, la droite est fort décriée dans *Identités nationales*, on peut s'en apercevoir en lisant l'interview de David Daure, chef du bureau de l'AFP à Jérusalem, qui s'étonne du ton dur d'Israël face à la pression internationale. «Les Israéliens ne se rendent pas suffisamment compte que leur superbe isolement, qui leur a permis depuis quarante ans de

faire fi de l'opinion publique internationale est fini». Même réflexion chez Pierre Bourgault qui, fidèle à ses principes du droit à l'autonomie, plaide la cause palestinienne lui aussi. «La négociation doit être concomitante de la volonté de cohabitation», dit-il en substance. Le climat de résistance au changement, voire de répression violente, continue de décourager toute tentative d'ouverture.

Spécialiste des questions touchant au terrorisme, auteur notamment d'un ouvrage récent, *Voyage dans vingt ans de guérillas*, Gérard Chaliand estime que le prix à payer pour le statu quo ne cessera de s'accroître. Youval Nééman, homme de droite, fondateur du Parti Tehiya (Renaissance du sionisme), explique pourquoi l'implantation en territoires occupés (Cisjordanie et Bande de Gaza) suscite l'adhésion de son parti.

Souvenir tragique des pogromes, pays confronté à l'exigence de sa survie, du fait de la forte croissance démographique des Palestiniens? Le réflexe xénophobe chemine dans la vie quotidienne, alimente la peur des Israéliens et explique vraisemblablement pourquoi les régimes qui se sont succédés ont tous défendu la détermination sioniste des pionniers. En annexant le Koweit et en contestant les frontières héritées de la colonisation britannique et française, Saddam Hussein n'a pas calmé Jérusalem, parce que l'idéologie baasiste[1] de l'Irakien, fondée sur l'expansionnisme arabe, représente actuellement un véritable danger.

Pourtant, l'Irak a déjà constitué un exemple de co-existence pacifique entre Juifs et Arabes, comme le montre l'écrivain Naïm Kattan né à Bagdad. Mais, en 1941, la chute du régime pronazi de Rachid Ali a entraîné le massacre des Irakiens juifs, pogrome décrit par l'auteur dans son roman *Adieu Babylone*.

Beaucoup d'idées se croisent à travers la vingtaine d'interviews proposées dans *Identités nationales*. Ghila Benesty-Sroka n'hésite pas à les aborder de front avec une passion pour les faits. Des écrivains parlent de l'oppression en Haïti. On lira les points de vue sur le racisme en France de Harlem Désir et Michel Wieviorka. Ne voit-on pas en effet l'une des pires droites se loger dans les structures françaises? L'interview d'Edmond Jabès, écrivain d'ori-

gine juive né au Caire, porte sur l'exil et l'intégrisme religieux. La parole de Jabès en est une du respect de l'Autre. Disparu récemment à l'âge de soixante-dix-huit ans, auteur d'une oeuvre poétique majeure, cette interview donnera aux lecteurs envie de lire Edmond Jabès. Dans son livre, la journaliste pose les bonnes questions à l'égard des principes dont elle se réclame, celui principalement que la liberté est synonyme de pouvoir non dominateur. Sinon la paix demeurera une utopie.

Note

1. Le Baas (Parti de la renaissance arabe) dont les idées sont empruntées aux nationalismes européens, fascistes et national-socialistes, a pris le pouvoir en Irak en 1968, à la suite d'un coup d'État.

Charles Collard

PIERRE CITRON

Giono, 1895-1970
Seuil, 1990, 665 p.

Les études sur Giono sont en plein essor en France et à l'étranger. Les six volumes des *Oeuvres romanesques complètes*, parus dans la prestigieuse collection de la Pléiade chez Gallimard de 1971 à 1984, sont venus consacrer ce grand écrivain que Robert Ricatte tient pour l'un des plus grands narrateurs que la littérature ait connus. Pierre Citron fut l'un des collaborateurs de la collection de la Pléiade, surtout en ce qui a trait au «Cycle du *Hussard sur le toit*» pour lequel nous lui devons plusieurs notices et éditions critiques fort précieuses (*Angelo, Mort d'un personnage, Le Hussard sur le toit*). Il a également publié un certain nombre d'articles parus dans des revues telles que le *Bulletin de l'Association des amis de Giono, Études littéraires* (vol. 15, n°3, 1982), *L'Arc* (n° 100, 1986), articles souvent d'intérêt biographique qui cherchaient à réhabiliter Giono aux yeux de ses contemporains. C'est que les préjugés ont la vie dure et les deux emprisonnements que connut Giono avant et après la deuxième guerre mondiale eurent pour conséquence d'entretenir une méconnaissance de son oeuvre qui,

heureusement dissipée depuis en France, persiste toujours au Québec.

L'immense travail biographique réalisé par Pierre Citron cherche à rétablir la vérité. Ce fut sans doute là une des plus grandes difficultés rencontrées, car Giono était un fabulateur extraordinaire qui toujours préférait l'imaginaire au monde réel. Avec ses amis, de même qu'avec ceux qui lui demandaient des entrevues, Giono fabulait sans cesse; il aimait superposer à la réalité un univers créé de toutes pièces. Giono, d'écrire Pierre Citron, ne cherchait pas tant à tromper qu'à «créer une autre vérité». Ses «inventions, au cours des ans ou des semaines, et même au cours d'une conversation, voire à l'intérieur d'une même phrase, étaient souvent contradictoires». (p. 13) Cette prodigieuse imagination, qui était au coeur de son oeuvre, semblait en quelque sorte empiéter sur la vie quotidienne, bien que sa famille et ses nombreux amis ne s'en fussent pas formalisés. La personnalité de Giono compensait largement.

Par souci d'exactitude, P. Citron s'appuie sur une documentation impressionnante qui comprend, outre de très nombreux témoignages, les résultats de recherches dans les archives et actes d'état civil, une grande partie de la correspondance reçue par Giono de 1915 à 1970. Cette correspondance appartient à la famille de Giono pour une large part, elle est conservée par Sylvie Giono, depuis le décès d'Aline Giono en 1984. Par ailleurs, Giono avait lui-même remis aux Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence la correspondance de la période 1949 à 1963. Quant aux lettres écrites par Giono lui-même soit à ses parents, amis ou éditeurs, elles furent à partir de 1978 collectionnées et conservées sous forme de photocopies par le Centre d'études sur Giono à l'Université de Paris III, où Pierre Citron était en quelque sorte le gardien des sceaux.

Deux études biographiques existaient déjà sur Giono, soit le *Giono* de Claudine Chonez, paru aux éditions du Seuil en 1955 et l'*Album Giono*, réalisé par Henri Godard, publié en 1980 par les éditions Gallimard en complément aux *Oeuvres romanesques complètes*. Mais le travail de P. Citron innove en ceci que la recherche biographique, appuyée sur une connaissance de l'homme, de son tempéra-

ment, de sa propension à une vive imagination, se double d'une pratique assidue de son oeuvre. De plus, Pierre Citron était l'ami de Giono. Il l'avait connu au Contadour, durant l'été 1938, alors qu'il avait lui-même dix-neuf ans. Pour les gioniens, le Contadour évoque une idée de liberté et de fraternité. Dans la montagne de Lure en Provence, c'était une sorte de rassemblement fraternel d'hommes et de femmes de diverses nationalités autour d'un hameau «à 1 100 mètres d'altitude (..) une sorte de bout du monde et de toit du monde» (p. 243). Tel que décrit par P. Citron, Giono jouissait alors d'un très grand charisme : charme, gaieté, générosité faisaient de lui un être très attachant aimé de tous. La philosophie pacifiste des contadouriens s'inspirait elle-même du pacifisme qui avait marqué les écrits de Giono après l'époque terrible de la guerre des tranchées.

L'imposante biographie réalisée par P. Citron a le mérite d'établir des liens avec l'ensemble du corpus gionien, depuis les premières oeuvres lyriques (*Prélude de Pan, Un de Baumugnes, Colline, Regain, Le Chant du monde*) en passant par le théâtre (*Le Bout de la route, Lanceur de graines, La Femme du boulanger*), les écrits polémiques (*Lettres aux paysans, Refus d'obéissance*), le Cycle du Hussard, et, enfin, les Chroniques romanesques (*Un Roi sans divertissement, Noé, Les Âmes fortes, Le Moulin de Pologne, Les Grands chemins, Faust au village, L'Iris de Suse*), sans compter les autres oeuvres de Giono qu'il est impossible d'énumérer en totalité.

Au Québec, la majorité des littéraires assimilent l'oeuvre de Giono aux écrits dits de la «première manière», c'est-à-dire aux oeuvres lyriques citées plus haut. L'auteur est souvent confondu à un écrivain régionaliste, chantre d'une Provence perçue à travers une série de clichés tous aussi réducteurs les uns que les autres. (À ce sujet, on aurait intérêt à lire *La Provence de Giono* de Jacques Chabot, Provençal d'origine, professeur à l'Université d'Aix-Marseille et spécialiste de Giono. Un livre qui démystifie '*La Provence de Giono*', *idéologique et publicitaire, (Édisud, 1980, p. 8). De plus, malheureusement pour notre culture littéraire, le film d'animation de Frédéric Bach tiré d'un court récit de Giono : L'Homme qui plantait des arbres*, n'a

pas été pour modifier la perception erronée qui entoure Giono ici. S'inscrivant dans le grand courant écologique des dernières années, le film de Bach (en dépit de ses nombreuses qualités esthétiques!) a concouru une fois de plus à récupérer l'oeuvre de Giono dans le sens d'une idéologie qui n'a que peu à voir avec l'ensemble de son oeuvre. Qui plus est, l'image véhiculée par le film d'animation tiré de *L'Homme qui plantait des arbres* fait sourire quand on sait que, condamné à une littérature alimentaire, en mal d'éditeur (Giono avait été porté sur la «liste noire» des écrivains, après la Libération en 1944; j'y reviendrai), l'auteur destinait ce récit à la revue *Reader's Digest*. Celle-ci lui avait fait la commande d'un récit véridique, basé sur la vie du plus grand homme qu'il avait connu. Or, la direction du *Reader's Digest* retira à Giono son contrat quand elle s'aperçut qu'il avait menti au sujet d'Elzéar Bouffier. Ce personnage n'avait en effet jamais existé, bien que Giono s'évertuait avec malice et force détails à donner des précisions sur sa vie, le village où il avait vécu et autres détails du genre, au malheureux représentant de la revue américaine qui, en vain, parcourait la Provence pour retrouver les traces d'Elzéar Bouffier.

Idéologie pacifiste? Peut-être pour la période d'avant 1939, celle de *Refus d'obéissance*, de la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, celle du Contadour. Mais Giono devait payer très cher une visée peut-être trop idyllique de ce qu'il appela ironiquement ensuite «la marche du monde». Victimes de la mesquinerie des uns et des autres, ses idées lui valurent deux emprisonnements. Le premier, au moment de la déclaration de guerre, alors qu'il se trouva pris dans une impasse. Ne pas s'engager équivalait à une arrestation — ou pire encore à une exécution — pour cause d'insoumission. S'engager lui méritait les foudres de ses nombreux amis, pacifistes, qui croyaient en lui. Il répondit, par contrainte, à l'ordre de mobilisation. Peu de temps après, des tracts pacifistes circulèrent qui étaient composés d'extraits de ses écrits les plus virulents contre la guerre (Giono les avait rédigés en réaction à la guerre de 14). Il fut arrêté et incarcéré à la prison militaire de Saint-Nicolas à Marseille. Il faisait «l'objet de poursuites pour distribution de

tracts défaitistes et d'écrits non visés par la censure, et pour infraction à la loi sur la presse», écrit P. Citron (p. 318). Celui-ci commente l'impasse à laquelle Giono s'est trouvé confronté : «Il (avait), pendant cinq ans, lutté pour une joie qui étaient contrepoids à la menace de guerre. Suscitant des témoignages, groupant des femmes et des hommes autour de lui, il a été entraîné à une action pour laquelle il n'était pas fait. Cet homme que le réel gênait, qui lui préférait toujours l'imaginaire, plus beau et plus libre, s'est, en septembre 1939, avec une violence douloureuse, cogné à l'horrible réel, et n'a pu être fidèle à son message.» (p. 317)

À la fin de la guerre, Giono, injustement, subit un second emprisonnement qui explique en partie l'amertume dont son oeuvre ultérieure fut marquée. Il n'a sans doute pas été facile pour son biographe de reconstituer les événements qui ont concouru à construire le mythe d'un «Giono collaborateur».

Dans le climat fiévreux et tourmenté qui suivit la Libération, les Résistants de la partie sud prirent assez mal les rumeurs qui circulaient au sujet de Giono. C'est que ce dernier s'était rendu à Paris au cours de l'année 1942, sur l'invitation de l'éditeur Grasset, pour la publication de *Triomphe de la vie*, et celle d'un producteur de cinéma, Léon Garganoff, qui s'intéressait au *Chant du monde* et au *Bout de la route*. Giono séjourna à deux reprises en zone occupée; sans trop se rendre compte de la gravité de son geste, il rencontra des occupants, des Allemands qui avaient des liens avec le monde littéraire. Pierre Citron insiste sur «la naïveté de Giono et son absence de sens politique» d'alors (p. 347). Des revues proallemandes telles que *Comoedia* et surtout *La Gerbe* s'intéressaient à son oeuvre. En 1942, pendant trois semaines d'affilée, Giono fut couvert par la première, alors que la seconde à partir de 1940 n'avait pas manqué une occasion de le célébrer. C'est que Giono faisait partie du paysage parisien de l'époque, à cause du *Bout de la route*, pièce qui était affichée sur les murs de Paris, connaissait un grand succès et faisait l'objet de «comptes rendus très favorables, parfois enthousiastes» dans les journaux (p. 347). Pour comble, Giono accepta une avance d'argent pour un roman (*Deux cavaliers de l'orage*)

qu'il promit à *La Gerbe* et qui parut en feuilletons à partir de novembre 1942. Au début de l'année 1943, un bimensuel, *Signal*, qui était la version parisienne de la *Berliner Illustrierte Zeitung*, publia un reportage sur Giono, à partir de photographies prises à Manosque quelques mois auparavant. Par ailleurs, des officiers allemands, qui connaissaient et appréciaient son oeuvre, venaient le visiter à Manosque pendant l'occupation «par sympathie ou pour demander des dédicaces» (p. 354). Tous ces faits compromettants, mêlés à d'autres, soit par rumeurs, ouï-dire, mesquineries d'usage, telle cette violente attaque qui parut sous le couvert de l'anonymat dans *Les Lettres françaises* clandestines en juin 1943, contribuèrent à la légende d'un «Giono collaborateur». Après la Libération, alors que régnait «un redoutable terrorisme intellectuel, d'un extrême manichéisme» (p. 384), le premier numéro non clandestin des *Lettres françaises* proclama, le 9 septembre 1944, que Giono était inscrit sur la «liste noire» du Comité national des écrivains, avec Céline, A. de Châteaubriant, Chardonne, Drieu la Rochelle, Maurras, Montherlant et autres. Ce qui allait impliquer désormais de graves problèmes de publication. De plus, un article incendiaire de Tristan Tzara parut dans *Les Lettres françaises* en octobre de la même année, «article mensonger, stupide, haineux, qui suffirait à déshonorer pour toujours son auteur», et qui ne fit qu'aggraver le cas de Giono (p. 385). Patiemment, minutieusement, P. Citron se fait fort de rétablir jusque dans les moindres détails l'ensemble des événements qui valurent à Giono une fausse accusation de collaboration. Vus sous cet éclairage, ils permettent de disculper totalement Giono : ceux qui douteraient encore pourront lire le chapitre 15, intitulé «Dangers», qui constitue un témoignage éloquent sur la période de la Libération dans les milieux littéraires français.

Giono fut donc emprisonné à Saint-Vincent-les-Forts en 1944. Peut-être en valait-il mieux ainsi pour sa vie, car «à la Libération, pendant plusieurs semaines, ont fonctionné dans les Basses-Alpes des tribunaux populaires qui ont jugé 31 personnes et en ont condamné 18 à mort. (...) Certains excès passionnels de ces cours allaient provoquer leur in-

terdiction. (...) Qui peut dire, si Giono était passé devant un de ces tribunaux, ce qui serait arrivé?» (p. 379)

Au début de l'année 1945, Giono sortit de prison, mais il lui fut impossible de retourner vivre à Manosque et il fut frappé d'une interdiction *de facto* de publier. Il envisagea alors de réaliser une série de récits courts, auxquels il donna le nom de Chroniques romanesques et qu'il destinait à un public américain. Ses écrits de l'après-guerre sont tous empreints d'une violence incontournable et se terminent de façon tragique. Dans les Chroniques romanesques, en effet, un Giono «amateur d'âmes» et «grand connaisseur du coeur humain» donne libre cours aux pulsions de la mort. À la fin d'*Un Roi sans divertissement*, le héros Langlois, capitaine de gendarmerie et lieutenant de louveterie, «austère et cassant», explose en fumant une cartouche de dynamite : il prend «enfin, les dimensions de l'univers». Avec *Le Moulin de Pologne*, c'est la dynastie des Coste qui est en proie à une série de morts subites, tandis que *Les Grands chemins* se terminent brutalement sur le meurtre de l'artiste par son compagnon de route : «C'est beau, l'amitié!» commente ironiquement le narrateur implicite. Tringlot, un ex-bagnard de *L'Iris de Suse*, profite de la période des transhumances pour échapper à ses poursuivants; il envisage de tuer «gentiment» l'Absente dont il est amoureux.

Le «Cycle du Hussard» était aussi marqué par une sorte de défaitisme, mais également par une vision apocalyptique. Les premiers chapitres du *Hussard sur le toit* constituent un véritable défi pour un lecteur non-averti : les morts, victimes d'une épidémie de choléra, jonchent les rues et les seuils des maisons de tous les villages que réussit à atteindre Angelo, le héros le plus stendhalien de Giono. Avec ce roman, nous assistons au «troisième cataclysme de l'oeuvre de Giono», après ceux du *Grand troupeau* et de *Batailles dans la montagne* (p. 399). Selon P. Citron, le grand-père de Giono, Pietro Antonio Giono, piémontais d'origine, aurait servi d'inspiration au personnage d'Angelo, car Giono croyait qu'il avait soigné les cholériques à Alger. Ce même Pietro Antonio fut par ailleurs l'objet de plusieurs légendes dans l'imagination de Giono.

Giono ne l'avait jamais connu, mais il avait entendu parler de lui par un de ses cousins germains, Emile Fiorio. Selon ce dernier, Pietro Antonio Giono avait été maréchal des logis de gendarmerie, avait déserté autour de 1831, s'était engagé à la Légion étrangère (Algérie, 1836), avait encore déserté, puis était devenu entrepreneur de travaux publics en France. Giono s'amusait à lui inventer un passé de carbonaro. Un jour qu'il était en vacances avec un ami près de Briançon, il fit chez un antiquaire la découverte d'un sabre italien qu'il attribua *de facto* à son grand-père — le nom de ce dernier était gravé dessus, affirmait-il. Or, dans sa famille, on n'avait jamais vu un tel sabre, car Giono apparemment «excellait dans les achats imaginaires» (p. 18). Pendant un temps, le grand-père de Giono avait pris le nom de Jean-Baptiste, puis avait francisé son nom en Pierre Antoine. Mais, immanquablement, Giono se référait à ce dernier par le prénom Jean-Baptiste, pour consolider son appartenance à la lignée des «Jean» (le père de Giono s'appelait Jean Antoine Giono). Ces quelques exemples montrent à quel point l'image du grand-père paternel était prédominante pour lui. Il lui inventa une légende, voire plusieurs légendes, dont en particulier celle des liens auxquels il tenait beaucoup avec l'ingénieur François Zola, père d'Émile Zola et responsable du barrage du Tholonet à Aix-en-Provence. Le travail du biographe consiste alors à suivre, pas à pas, «les émergences et les variantes de l'image du grand-père chez Giono» (p. 18). Il appert que la représentation que Giono se faisait du grand-père carbonaro était à la fois positive et négative. Positive, elle correspondait «à la figure de l'anarchiste selon la tradition paternelle dont il était imprégné», à sa «révolte contre l'obéissance au pouvoir» (p. 19), voire au «révolutionnaire généreux» (p. 23). Négative, elle rejoignait les désillusions et les amertumes de Giono, à la suite de la deuxième guerre mondiale, et la haine que ce dernier entretint par la suite envers toute forme de politique.

Les spécialistes apprécieront sans aucun doute le *Giono, 1895-1970* de Pierre Citron pour sa documentation exhaustive, ses notes abondantes à la fin du volume, son sens du détail chronologique et de la précision historique

porté au paroxysme. Le livre constitue par ailleurs une excellente introduction à l'ensemble de l'oeuvre de Giono, il est d'une lecture agréable, agrémenté de documents photographiques. Il apporte un témoignage passionnant sur les événements qui ont marqué le siècle. Certes, on pourra regretter que le détail biographique empiète parfois sur l'oeuvre «au détriment des études particulières de thèmes et de structure», comme le mentionne d'ailleurs l'auteur dans son *Avertissement*. Mais le souci d'un constant parallèle entre la vie et l'oeuvre constitue le modèle d'un genre où Pierre Citron excelle.

Christiane Kègle

LOUKY BERSIANIK
La main tranchante du symbole
Remue-ménage, 1990, 280 p.

Terminant *La main tranchante du symbole* de Louky Bersianik me revient en mémoire cet autre objet coupant si utile aux philosophes : le «rasoir» d'Occam, principe simplificateur dont on viendra rapidement à abuser. Sans doute pourrait-on multiplier les métaphores qui illustrent de façon «incisive» le domaine de l'esprit; nous risquerions alors de nous «couper» du langage «acéré» que nous tient Louky Bersianik. Dans une interview accordée au moment de sa publication, l'auteure expliquait ainsi le titre de son ouvrage : «Pour moi le symbole est ce qui sépare et rassemble les êtres, comme les doigts séparent et rassemblent la main.»

Cette anthologie regroupe une vingtaine de textes qui jalonnent l'itinéraire de l'essayiste. Écrits pour la plupart entre 1980 et 1990, ils abordent des sujets d'actualité tels la paternité, la violence faite aux femmes, l'avortement, et la féminisation de la langue. Les textes traitant des techniques de reproduction sont parmi les plus récents et les plus intéressants. Ne serait-ce qu'à ce titre l'ouvrage est à lire et à consulter. L'insertion d'extraits de *l'Euguélionne*, oeuvre majeure parmi les essais québécois, me semble cependant inappropriée du fait que ce livre est maintenant disponible en format de poche. La démarche épistémologique et les préoccupations éthiques ainsi que langagières occupent la

plus grande place de ce recueil dans lequel on retrouve les formules lapidaires si caractéristiques de l'auteure : «Le patriarcat est une infrastructure antidémocratique qui sous-tend toutes les formes de société, que celle-ci soit capitaliste, socialiste, communiste, totalitaire, libertaire.» (p. 16)

La formule de l'édition de textes rédigés en grande majorité pour diverses revues canadiennes et québécoises ou pour des ouvrages collectifs ne parvient pas à éviter l'écueil de la redondance et des redites. Elle affaiblit ponctuellement les propos polémiques de l'ensemble. D'emblée subjectif et chargé d'émotions, le discours évite cependant le moralisme. Les nombreuses pointes d'humour lui assurent une certaine légèreté.

Le recueil, qui comporte cinq parties précédées d'une introduction et suivies d'une postface, débute sur une réflexion à propos de l'écriture : «J'écris pour une archéologie du futur, pour que la mémoire du futur s'inscrive dans le présent de façon à ce que ce présent devienne une chose ancienne et dépassée.» (p. 25)

La signature y est présentée comme lieu privilégié de l'énonciation : «La signature du père dont est constitué le nom patronymique, est une *légende* parce qu'elle fait croire que les êtres humains ne sont issus que du mâle» (p. 30). L'auteure aborde ensuite le langage, champ d'observation qu'elle privilégie depuis plusieurs années : «La duplicité de la langue française patriarcale est fondée sur le double principe d'ambiguïté (à travers le signifiant «homme» où coïncident mâle et espèce) et d'inclusion (du féminin dans le masculin)» (p. 60). La lecture de cette seconde partie nous permet de constater l'avancement de la problématique «femme et langage». Les propos marginaux tenus par l'extraterrestre Euguélionne en 1976 relèvent désormais du domaine public. Même s'ils demeurent toujours aussi actuels par les modifications qu'ils appellent, leur perspective participe du paysage familier des questions linguistiques au Québec. Si la critique de la linguistique synchronique et générativiste que formule Bersianik rejoint par moments la position des tenants d'une approche davantage pragmatique de la langue, elle demeure toutefois superficielle.

C'est plutôt dans la troisième partie intitulée «Les pirates de la reproduction» que la réflexion «gynanthropienne» de Bersianik prend toute sa mesure. La perspective épistémologique se double alors d'une recherche étymologique des termes associés à ce nouveau domaine de la recherche scientifique. Bersianik s'emploie alors à excaver les racines des mots. Féministe radicale remontant à la racine du patriarcat, elle dénonce certains faits de langage, telles ces expressions toutes faites qu'on a pourtant un jour fabriquées : «mère porteuse», comme si la mère n'était que le récipient recueillant la semence; «faire des enfants à une femme», «Alors qu'il n'a déposé qu'une carte génétique dans la cellule féminine qui deviendra l'oeuf humain» (p. 96); «porter un enfant», qui occulte la contribution des «nutriments et de la chimie provenant du corps maternel» (p. 90); «le mot insémination est également sujet à caution puisqu'il donne à croire que la semence humaine ne provient que du sexe masculin» (p. 100). L'inventaire se poursuit et établit que :

> la duplicité du langage (...) dans un premier temps, attribue au géniteur la qualité de père (paternité) au même titre que la maternité à la femme; puis, dans un deuxième temps (...) retire à celle-ci la reconnaissance de son pouvoir de faire elle-même son propre enfant, pouvoir qu'il redistribue au géniteur seul. La maternité est réduite à l'expression «porter un enfant» alors que le rôle du géniteur est élevé au rang de puissance paternelle dont le principal dérivé se concentre dans l'expression «le nom du père», expression qui consacre socialement un pouvoir dérobé aux femmes, celui de la création.» (p. 98)

Non seulement l'essayiste cherche-t-elle à convaincre son auditoire, mais elle vise et parvient à lui faire partager son sentiment : «C'est quand même étonnant!», s'exclame-t-on de concert devant ces «étranges» façons de penser qu'elle nous expose... Nous assistons avec amusement à la prise en filature du système patriarcal par cette sorte d'Alice au pays des mots. L'exposé adopte ponctuellement un ton plus dramatique : la fiction symbolique du langage n'est pas sans impact. À propos du jugement sur Baby M, qui «accordait un statut de paternité naturelle à l'insémination artificielle, et rendait caduque et artificielle la fonction naturelle de maternité» (p. 99), Bersianik conclut : «l'enfant est retiré à sa mère, non parce que celle-ci a une mauvaise conduite, mais parce que, dans l'inconscient des juges, c'est le don-

neur de sperme qui fait l'enfant.» (p. 117) Après les nouvelles technologies de la reproduction, l'auteure s'attaque aux «pro-vie» qui s'avèrent plutôt des «pro-vie-intra-utérine». Le coup porte, davantage soutenu par les formules percutantes que par un raisonnement serré.

Les textes et essais féministes de «L'arbre de Pythagore», quatrième partie de cet ouvrage, s'emploient à expliquer la pérennité de la misogynie, ce «trésor culturel de l'humanité». Les grands principes du patriarcat : la dichotomie bon-mâle/mauvais-femelle; le déni du droit; la dialectique du maître et de l'esclave sont tour à tour commentés, ainsi que leur fonctionnement organique dévoilé.

> Ce qui est insoutenable, c'est que cette misogynie se transforme d'une génération à l'autre à travers le savoir, à travers les oeuvres d'art et les chefs-d'oeuvre de la littérature, à travers l'histoire, les rites et les coutumes de tous les pays et ce, depuis des millénaires. (p. 192)

De même l'auteure se réclame de la «lucidité engagée» plutôt que du «féminisme enragé» lorsqu'elle dénonce parmi d'autres contradictions des hommes, la proclamation de «leur appartenance à la tradition libérale tout en étant pour la porno qui est une mainmise autoritaire et souvent cruelle sur le corps et la dignité de l'Autre» (p. 226).

Le recueil s'achève sur une mise à jour de notre «mémoire archéologique». Identifiant la triple amnésie des femmes : aphasiques, c'est-à-dire privées de la fonction de la parole; apraxiques, c'est-à-dire dénuées du sens de l'action; et agnosiques, à savoir incapables de reconnaître leurs propres capacités conceptuelles autant que perceptuelles, Louky Bersianik se plaît à imaginer une «mémoire du futur». Il s'agirait d'«avoir en mémoire un avenir qui ne serait pas entièrement sécrété par le passé, une partie de celui-ci n'étant pas encore advenue; c'est-à-dire mémoriser le futur et s'en servir pour penser et agir dans le présent» (p. 249). Sans euphorie et sereinement l'auteure clôt son ouvrage sur un credo féministe : «Je dois apprendre à naître femme pour mon plus grand bonheur, naître de l'Autre femme et apprendre à devenir ce qui n'a jamais été» (p 279). Ainsi soit-elle.

Lysanne Langevin

PAUL ZUMTHOR
Écriture et nomadisme. Entretiens et essais
L'Hexagone, 1990, 168 p.

En ces jours où l'on s'épuise à opposer l'écriture et l'enseignement comme s'il s'agissait de deux modes de vie antagonistes, il vaut peut-être la peine d'envisager ce qu'ils ont en commun : la *transmission*, transmission de savoir, certes, mais avant tout de désir, de plaisir dans le désir. S'il y a une éthique de l'écriture, comme de l'enseignement, il faut aussi la concevoir à partir des conditions de la transmission, seul véritable «objet» de ces deux pratiques, seul objet qui ne soit pas une chose, comme le sont par exemple le savoir utilitaire et le «produit culturel», livresque ou autre.

Ce désir de la communication subjective est à tout moment sensible dans le dernier livre de Paul Zumthor. L'auteur, on le sait, fut longtemps professeur d'université, et il s'est taillé une place importante comme médiéviste, plus récemment comme spécialiste de la voix et de l'oralité. Mais il poursuit aussi depuis sa jeunesse une oeuvre d'écrivain, autant dans le champ de la fiction que dans celui de la poésie. L'un des intérêts majeurs d'*Écriture et nomadisme* réside dans cette équation sans cesse réaffirmée par Zumthor entre sa biographie, ses recherches universitaires et son travail d'écriture.

Zumthor expose ce qui semble s'être révélé dans une prise de conscience progressive : le lien, chez lui, d'une part entre la poésie et l'intérêt passionné pour la *vocalité* (plus près de la performance que l'oralité), d'autre part entre le plaisir de raconter (manifeste dans ses romans, mais aussi dans son style d'enseignement) et la connaissance du Moyen Âge, période qui se propose à nous à la fois comme proximité et altérité. De manière plus centrale encore, le *nomadisme* émerge comme une figure à l'oeuvre à la fois dans la vie de l'auteur et dans ses écrits, qu'ils soient théoriques ou fictionnels.

Le nomadisme serait la figure spatiale de ce même désir de l'inconnu, de l'Autre, inscrit dans la production scientifique de Zumthor sur l'axe de la temporalité — intègre pour

une culture éloignée dans le temps. Il est d'ailleurs intéressant qu'au sein des plus récents champs d'intérêt de Zumthor, la voix et la performance, se trouvent conjuguées ces deux dimensions de la spatialité et de la temporalité : la spatialité parce que la voix est *physis* avant d'être *semiosis*, particulièrement dans le traitement que lui réserve la performance, qui unit le corps à l'environnement en jouant sur la *tactilité*; la temporalité lorsque cette voix en performance (par exemple dans la poésie sonore) fait entendre le retour de pulsions archaïques tapies sous l'impérialisme du verbal. «Au commencement était le cri», affirme Zumthor (p. 142), parent en cela de Céline qui parlait, lui, d'«émotion». Il est singulier, comme le fait remarquer l'auteur, que cette redécouverte de l'«aspiration sauvage» de la poésie soit rendue possible aujourd'hui par le développement des instruments technologiques (micro, magnétophone, etc.) qui, il va sans dire, transforment radicalement (et définitivement) notre rapport à la voix, au souffle, à la communauté et même à la chose écrite. Cette temporalité de la voix se présente donc davantage comme un retour *de* qu'un retour *à* «l'autorité de la voix vive» (p. 61).

Ces considérations amènent Zumthor à formuler des propositions très audacieuses sur la poésie : «il n'y a pas de lien exclusif ni même absolument nécessaire entre poésie et langage. (...) La poésie, dans l'élan premier qui la pousse à l'existence, est antérieure au langage» (p. 123). Du coup, l'attention est portée du côté d'une signifiance pré-symbolique (et parfois hostile au symbole), du côté du corps, du rythme, du tempo, de la respiration, du «grain de la voix», etc. Il s'agit aussi d'une radicalisation de la notion d'«oralité», qui ne peut plus dès lors se réduire à la «parole», au «langage parlé» — que d'aucuns voudraient voir comme le lieu de l'authenticité, du «dire-vrai» — mais renvoie plutôt à la matérialité de la voix et à son insoumission qui fait d'elle le mode privilégié de la subjectivité, là où se rythme et se ponctue de manière *directe*, non médiatisée (en parlant, dit Zumthor, je «*pointe* vers l'autre», p. 57) le rapport du sujet au langage et à l'ordre social — d'où une tentative de domestication de la voix par la collectivité, dans les hymnes nationaux par exemple, qui s'entonnent à l'unisson.

La composition du livre, la succession de ses parties, est une réussite complète. Il est remarquable qu'un recueil de textes et entretiens s'échelonnant de 1984 à 1990 ait pu donner un ouvrage dont le propos progresse et s'organise d'une manière qui n'est certes pas celle, logique ou didactique, d'un essai (l'objet ne se prêtait d'ailleurs pas à ce traitement) mais donne tout de même l'impression d'un travail de pensée cohérent et continu. Non seulement les répétitions sont-elles très rares, mais quelque chose là se construit, ou plutôt se dessine, par touches, par traits de vitesses variées qui, juxtaposés les uns aux autres dans un système de relations très libre, finissent par construire un «champ» dont les divers éclairages créent à eux seuls la perspective, un peu comme dans cette toile de Borduas reproduite sur la couverture. L'auteur a d'ailleurs triché avec la chronologie dans la succession des textes et entretiens qu'il nous offre. À ce sujet, je crois ne pas me tromper en signalant que l'apport d'André Beaudet, qui non seulement est le dédicataire du livre et le principal interlocuteur de Zumthor, mais s'est aussi occupé de son édition, a pu jouer un rôle déterminant. En effet, dans l'entretien qui reprend l'intitulé du livre, Beaudet fait plus que poser des questions à l'auteur, il propose aussi des interprétations de son oeuvre et crée habilement des liens entre Zumthor médiéviste — le mieux connu —et Zumthor romancier et poète, ce dernier interpellé ici peut-être pour la première fois. Cette démarche aura eu sûrement des effets sur l'auteur puisque dans les textes et entretiens ultérieurs, les «résultats» de ce dialogue sont intégrés positivement à la définition que Zumthor donne de son triple cheminement d'homme nomade, de chercheur et d'écrivain.

L'organisation du livre est la suivante. Dans un premier «entretien» (il s'agit en fait d'une réponse écrite à un questionnaire), Zumthor situe son cheminement intellectuel et biographique. Cette partie est très agréable à lire car elle est aussi évocatrice de sensations physiques qui ont marqué la mémoire de l'auteur. Les indications de Zumthor sur sa vie personnelle sont toutes succinctes et pénétrantes; on n'y trouve à peu près rien d'anecdotique. L'auteur s'attache plutôt à «relire» sa vie en y repérant les grands thèmes qui

l'ont formée, comme celui du nomadisme (vécu dès l'enfance) ou de l'altérité (expérimentée aussi très tôt lorsque le jeune Zumthor se retrouve à Paris où son patronyme le signale immédiatement comme «étranger»). Suit l'entretien avec André Beaudet «Écriture et nomadisme» ci-haut mentionné. Ensuite, le lecteur a droit à la retranscription d'entretiens radiophoniques, toujours eux aussi réalisés en compagnie d'André Beaudet, consacrés à la voix et à la performance (avec commentaires de pièces musicales que le lecteur ne peut malheureusement pas entendre mais dont on nous fournit l'indication). Deux entretiens français font suite, qui interpellent cette fois le médiéviste, mais toujours en rapport avec la voix et l'oralité. Enfin, dans «Profession médiéviste», Zumthor explique brièvement ce qui alimente sa passion pour le Moyen Âge.

La deuxième partie est composée de quatre essais qui approfondissent le champ ouvert par les entretiens en s'attachant à des objets particuliers. Le premier, «La voix et le corps», insiste sur l'union dans la performance, de la voix et du geste. Le deuxième, «Une poésie de l'espace», constitue une étude-éloge de la poésie sonore, pour laquelle Zumthor ne cache pas son enthousiasme. Dans «Oralité québécoise», l'auteur tente d'établir à l'aide de l'histoire ce qui caractérise le rapport des Québécois à la «parlure», réflexion sur le Québec poursuivie dans le dernier texte, «Propos d'immigrant», où l'auteur distingue avec pertinence «intégration» et «assimilation», privilégiant l'intégration, non seulement de l'immigrant au pays qui le reçoit mais, dans la conscience de l'immigrant, de l'*ailleurs* que trahit sa voix.

Écriture et nomadisme constitue donc une excellente introduction à tous les aspects de l'oeuvre de Zumthor. Pour ceux qui seraient déjà familiers avec ses travaux, ce nouveau livre peut rendre sensible à la *voix* de Zumthor, véritable pivot de cette transition que j'évoquais au début. Car tel est le miracle d'un «je» vocalisé : «*je*, c'est lui qui chante ou qui récite, mais c'est moi, c'est on, il se produit une impersonnalisation de la parole qui permet à celui qui l'écoute de prendre très facilement à son propre compte ce que l'autre chante à la première personne» (p. 81).

Dominique Garand